



CLAIRE DUTRAIT

# Aujourd'hui Eurydice



# DISTRIBUTION

## **La messagère**

Silvia Hamadryade

## **Eurydice**

Dora Hamadryade

## **Orphée**

NC

## **Caronte**

Paul Archive-de-Port-Silène

## **Contingent de l'Olympe**

Groupe d'Intervention

## **Chœur des esprits de l'enfer**

Anciens ouvriers des établissements

Kuhlmann-Azur Chimie

## **Chœur des bergers et des bergères**

Réfugiés climatiques

## **Scénographie**

Albemarle, Arkema, Ato, Atochem, Atofina, Azur  
Chimie, AZF, BP, BP Chemicals, Chevron, Elf, Eternit,  
Exxon Mobil, Grande Paroisse, ICIG, Kuhlmann,  
Naphtachimie, Pechiney, PUK,  
Saint-Gobain, Shell, Total, Ugine, Verminck,  
Vieille Montagne...

Je préférerais me taire si cette relation ne pouvait donner espoir à ceux que l'étrangeté de notre époque accable, dont l'un des premiers signes est à coup sûr que les catastrophes s'y commémorent comme des victoires – contre un ordre qui s'est arrogé depuis trois ou quatre siècles maintenant une vision exclusive et linéaire du passé, du présent et, pire, du futur.

—

Je me souviens de mes doigts crochetés et de mes mains tendues qui tentent d'accrocher le vent éperdu. Des plumes, j'ai vu des plumes avant que mes omoplates ne s'écrasent sur le béton. Et ma tête a fait sonner le dédale des cavernes sous la dalle. Éclats blancs derrière les paupières. Thorax comprimé. Bloqué. Bouche affolée. Mes genoux saccadés pour faire revenir l'air à ma bouche. Et mes paumes qui frappent la dalle et mes ongles contre la dalle et mes lèvres qui happent l'air et l'air qui ne vient pas, et les muscles de mes cuisses qui se contractent et s'étendent comme si, comme si

l'air pouvait entrer, comme si mon sexe aussi pouvait respirer, comme si l'air happé là pouvait se projeter contre le béton de ma langue scellée. Un râle écorche ma gorge et décroche la glotte. L'air s'engouffre dans les alvéoles en extension. Ciel. Ciel. Ciel bleu voilé par un reste de poussières. Mes épaules rejoignent le sol et mes mollets se déposent sur les gravillons et les tessons. Laisser l'air entrer et sortir. Laisser le temps venir. Un instant à goûter comme celui de la fin du temps. Le moment de se dire tout est fini, un moment à dilater indéfiniment.

—

J'avais décidé de me taire. Les raisons qui m'y avaient forcée se sont perdues. Que le Groupe d'Intervention me traque comme une traître, aujourd'hui j'en ris. Et comme toujours je vis en oiseau de nuit menant une existence conforme à ma douleur. L'histoire que je veux raconter, c'est celle d'Orphée et d'Eurydice, aujourd'hui. D'autres l'ont fait avant moi, je sais. Mais les événements que j'ai vécus ces temps derniers me laissent penser qu'on peut y retourner, qu'il faut y retourner. Orphée s'est lassé de son ciel apollinien. Lassé du *cloud* qui lui chauffe l'esprit en lui laissant l'âme et le corps froids. Eurydice n'a jamais été inerte ni enfouie sous les décombres des désirs fracassés d'Orphée. Et maintenant que je suis enfermée, je peux

revenir à cette affaire, et à toutes celles qui ont suivi, et qui m'ont amenée à restreindre les limites de mon univers à un studio avec une seule fenêtre. Et qui n'est pas le mien. Je n'ai pas le temps de revenir sur toutes les circonstances. Certaines m'ont échappé, d'autres défient à ce point la linéarité du temps, la linéarité supposée du temps, que je ne saurais dans quel ordre placer les événements. Je ne sais même plus dire depuis combien de jours je suis enfermée. J'ai perdu le fil. Je ne m'attendais pas à rester si longtemps. Je n'ai pas compté. Et puis le changement a été brutal. Mes cycles pourtant sont réglés comme du papier à musique. Mais je n'ai pas compté. Il me reste des pâtes, du riz, des *funghi porcini* séchés, de l'ail, de quoi faire un risotto... mais après ? Je crains d'avoir laissé des traces derrière moi. J'ai évidemment laissé des traces derrière moi. Sédiments d'une source lointaine perdue dans des récits antiques.

—  
I  
—

Orphée et Eurydice – version officielle. Un poète, le poète de la mythologie, au retour de son épopée avec Jason et ses compagnons à la conquête de la toison d'or, tombe amoureux d'une nymphe, Eurydice. Laquelle, belle au nom inquiétant – celle qui rend justice en se vengeant – meurt le jour même de son mariage avec le bel Orphée. Un serpent. L'histoire dit qu'un serpent la mord. Le héros, d'amour, descend aux enfers et joue de sa lyre, et joue de son art pour séduire les puissances souterraines, les convaincre de lui rendre sa toute-à-lui. Le charme agit, il remonte avec la belle, à la condition qu'il ne se retourne pas en chemin sur elle. Il échoue. C'est là le mystère, il échoue, et la perd une seconde fois. Sa langue en fourche contre toutes les femmes. Je suppose pour Orphée le nombre de descentes aux enfers, le nombre de remontées, le nombre de boucles qu'il a renouées autour de ce destin inachevé. Je suppose toutes les raisons qu'il s'est données de s'être retourné. Toutes ces raisons contre le désir de la retrouver.

—

Moi aussi je m'étais résignée à penser qu'Orphée avait définitivement choisi de retrouver Eurydice en simulacre. Préférer l'image à la dureté de l'absence, n'est-ce pas ce que nous faisons tous les jours ? Mais penser qu'Orphée s'était retourné sur Eurydice par amour, et que les dieux de l'enfer avaient voulu le punir de s'être laissé aller à sa passion première, je n'y arrivais pas. Parce que la passion d'Orphée, à cette époque-là, ce n'était pas Eurydice, c'était sa musique, sa poésie, ses instruments, et le pouvoir qu'ils lui donnaient. C'était sa voix, qu'il modulait au gré de la brise et de l'onde. C'était l'écriture de sa voix.

—

Je me souviens. Entre mes cils, un arc blanc, de toutes les nuances du blanc. Dans sa courbe il joint le ciel à la ville. Mes muscles, mes jambes sous moi se ramassent et se mettent à courir, emportant mes rotules et mes iliaques, la colonne de mes vertèbres, mes mâchoires et mon crâne. Mes os sont en fuite, parmi les corps recroquevillés et qui se lèvent et courent aussi. À quatre pattes, à deux pattes, à cloche-pied, en rampant et qui disparaissent derrière les entrepôts alignés. Là. Décharge des pieds jusqu'aux yeux. Propulse l'éclat, le bruit et les gravats. Fureur des matières. Tout ce qui

vole et s'éclate autour de moi. Avec moi. Terrassée, genoux écrasés contre une poutre d'acier. Choc du menton contre la terre. Grande et grise. Grande, grise et remplie de formes géométriques toutes prises dans le même grain. Dents serrées et poutres enchevêtrées, rectangles en séries, lignes droites, cercles et grilles en mouvement. Silence sourd à mes oreilles. Une main saisit mon épaule, me relève et me tourne la tête. L'arc des lèvres, je le reconnais. Cours, elles me disent cours. Je ne prends pas le sens indiqué par son doigt pointé. À travers la gangue des matières. Ponts, goulets, silos sans mesure et tamis suspendus. Portes irrégulières. Un nuage se propage lourd et rouge depuis le cratère là-bas derrière entre les ruines nouvelles des ateliers. Tout ce métal envolé. Je cours. Sable, roseaux et ajoncs à mes pieds sur le sol encore traversé par deux rails de fer. Je vois courir Orphée dans la poussière mêlée. Je l'appelle. Un grillage ouvert, éclaté et fragile. Il m'attend. Nous passons à travers. Le sens du vent s'y est imprimé.

—

*Orfeo, favola in musica.* J'écoute l'opéra. Ouverture en doubles croches ascendantes aux trompettes. Amour. Cet homme est à sa voix ce que cette femme est aux fleurs sauvages. Mariage. Elle prend les choses par la racine et se dérobe. Sa quête à lui pour fléchir à l'aide